

# Nécessité, "choix originel" et obéissance chez Simone Weil

Autor(en): **Chenavier, Robert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **61 (2014)**

Heft 1: **Fascicule français. Penser le hasard et la nécessité**

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-658156>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Nécessité, « choix originel » et obéissance chez Simone Weil

Une analyse centrée sur l'usage que fait Simone Weil des notions de hasard et de nécessité conduirait surtout à interroger ses écrits consacrés à la science contemporaine, à la physique quantique notamment<sup>1</sup>. Il faudrait approfondir des questions épistémologiques, très techniques, dont les fondements et les implications politiques, philosophiques et spirituelles exigeraient un traitement d'une ampleur inadaptée au présent article. On peut au moins retenir ceci : la notion de hasard, comme celles de probabilité, de discontinu ou de complémentarité nous rappellent que la connaissance se développe dans les limites de l'esprit humain, tandis que l'extériorité reste gouvernée par la nécessité, ce « critérium du réel [...], toujours, dans tout ordre de réalité »<sup>2</sup>. Le point autour duquel gravite la pensée de Simone Weil est, par conséquent, la nécessité. Quant à la notion qui, combinée à celle de nécessité, est la plus à même de nous conduire au cœur de sa philosophie, il s'agit de celle de liberté. Aussi nous permettons-nous, dans cette étude, de déplacer sensiblement le couple des notions à interroger.

Encore pourrait-on contester la pertinence du choix de la notion de liberté, comme le fit Gilbert Kahn à la suite d'une conférence<sup>3</sup> sur le sujet : « Ma première réaction a été que, la liberté, ce n'était pas un concept de Simone Weil » qui, à l'opposé du rôle que Sartre lui attribue, l'« oriente plutôt vers des conceptions spinozistes ». C'est vrai à un certain niveau, moins vrai à d'autres. Au sujet des manières de penser une chose, Simone Weil observe qu'il n'y a pas à choisir, il faut les « accueillir toutes, mais les composer verticalement et les loger à des niveaux convenables.

---

<sup>1</sup> Voir les textes de la section « Science » dans les *Écrits de Marseille* de Simone Weil, *Œuvres complètes* [O.C. désormais], Paris, Gallimard, 2008, IV, 1, pp. 139-210.

<sup>2</sup> Simone Weil, *Cahiers*, O.C., *op. cit.*, 1997, VI, 2, p. 487. Il s'agit d'un véritable *credo* philosophique, attesté par des références prises aux différentes étapes de l'œuvre. Voir par exemple des « Notes de cours du Puy » (1931-1932), O.C., *op. cit.*, 1988, I, p. 376, et « Y a-t-il une doctrine marxiste ? » (1943), *Oppression et Liberté*, Paris, Gallimard, « Espoir », 1955, p. 234.

<sup>3</sup> André-A. Devaux, « Liberté et nécessité », conférence suivie d'une discussion, dans Gilbert Kahn (dir.), *Simone Weil philosophe, historienne et mystique*, Paris, Aubier-Montaigne, 1978, p. 312.

Ainsi hasard, destin, Providence»<sup>4</sup>. Toute interprétation de sa doctrine devrait être guidée par cet avertissement: «Une nouvelle logique basée sur la notion de domaines. Ce qui est vrai dans un domaine ne l'est pas dans un autre»<sup>5</sup>. Le respect de ce principe détermine la vérité de la *lecture*<sup>6</sup> que nous faisons du réel. La plus grande originalité de la pensée de Simone Weil est de ne jamais écarter un niveau de lecture et de ne pas valoriser exclusivement un de ces niveaux pour lui-même; elle cherche à mettre chaque domaine à sa place, afin qu'une signification soit éclairée par d'autres, selon un principe d'ordre. C'est particulièrement vrai des notions de liberté et de nécessité dont nous partirons, pour les redistribuer dans un ensemble plus complexe.

Les premiers écrits définissent la nécessité comme «impossibilité de sauter par-dessus des *intermédiaires*»<sup>7</sup>. Les *Cahiers* y voient une «réalité solide», une «image un peu dégradée de l'impossibilité»<sup>8</sup>. Dégradée, car la «nécessité conditionnelle laisse place à des "si"»<sup>9</sup>. L'impossibilité s'impose», elle est une «réalité manifeste»<sup>10</sup>. C'est ainsi qu'il faut découvrir pour chaque niveau la «nécessité spécifique»<sup>11</sup> qui le régit. La condition humaine ne fait pas exception, elle est soumise à une «pesanteur morale qui la tire continuellement vers le bas, [...] vers une soumission totale à la force»<sup>12</sup>, pesanteur qui a également ses lois. Ce qui fait dire à Simone Weil que la «psychologie du comportement est la seule bonne, à la condition expresse de ne pas y croire», car «tout ce qui peut être pensé de la condition humaine est exprimable en termes de comportement», qu'il s'agisse de la liberté, de la pensée ou des sentiments. Il faut s'exercer à «décrire tout cela sans jamais parler d'âme, d'esprit etc.»<sup>13</sup>.

---

<sup>4</sup> *Cahiers*, O.C., *op. cit.*, VI, 2, p. 140.

<sup>5</sup> *Cahiers*, O.C., 2006, VI, 4, p. 177. «La distinction des *domaines*. Idée essentielle de Platon» (*Cahiers*, O.C., *op. cit.*, VI, 2, p. 348).

<sup>6</sup> Nous nous permettons de renvoyer, sur cette notion, à notre article «Quand agir, c'est lire. La lecture créatrice selon Simone Weil», *Esprit*, 8-9, 2012 (août-septembre), pp. 116-130.

<sup>7</sup> «La nécessité», O.C., *op. cit.*, I, p. 372.

<sup>8</sup> *Cahiers*, O.C., *op. cit.*, 2002, VI, 3, p. 95.

<sup>9</sup> «Nécessité = *a priori*. Ou plutôt = chaînes de conditions dont un anneau est donné. Donné comme signe de nécessités» (*Cahiers*, O.C., *op. cit.*, 1994, VI, 1, p. 157).

<sup>10</sup> *Cahiers*, O.C., *op. cit.*, VI, 3, p. 95.

<sup>11</sup> «Y a-t-il une doctrine marxiste?», *Oppression et Liberté*, *op. cit.*, p. 234.

<sup>12</sup> «Fragments de Londres», *Oppression et Liberté*, *op. cit.*, p. 218.

<sup>13</sup> *Cahiers*, O.C., *op. cit.*, VI, 1, p. 75.

C'est la part du matérialisme, les phénomènes psychiques comme les phénomènes sociaux sont régis par la nécessité<sup>14</sup>. Cependant – cela explique la réserve émise au sujet de la psychologie du comportement – « seul échappe ce qui est impensable, en tant que pensant ». En effet, dans ce tissu de conditions nouées les unes aux autres que représente la nécessité, on peut affirmer que l'« homme n'est présent à aucun titre », à condition de préciser : hors l'« opération même par laquelle il pense [la nécessité] »<sup>15</sup>. Une approche matérialiste n'autorise pas à ignorer l'existence de l'esprit ; elle n'autorise pas non plus à nier que l'influence de l'esprit ou du surnaturel sur ce monde puisse être étudiée comme une forme spécifique de nécessité. Partout intervient une « corrélation de la nécessité et de la liberté »<sup>16</sup>, corrélation qui oblige à écarter un dualisme simpliste pour lequel l'idée de liberté n'aurait de sens que séparée de celle de nécessité.

La faculté d'où procède l'opération par laquelle nous pensons la nécessité, si elle lui est soustraite, n'est pas pour autant ce qui, dans l'homme, appartient à une réalité hors de ce monde. « Elle est à l'intersection des deux mondes »<sup>17</sup>, à l'« intersection de la partie naturelle et de la partie surnaturelle de l'âme »<sup>18</sup>. Bertrand Saint-Sernin a montré que, chez Simone Weil, la notion d'âme recouvre une réalité dans la mesure où « existe en nous une instance qui, tout en consentant à être la partie tourmentée, blessée, etc. de notre psychisme<sup>19</sup>, s'en détache et regarde la réalité de son état »<sup>20</sup>. Nous ne savons pas si une telle « âme » est immortelle, et, en cette vie, nous ne pouvons pas savoir si elle dispose d'une « indépendance ontologique à l'égard de notre psychisme et de notre vie biologique ». Il nous suffit d'éprouver que nous ne sommes pas « subjugués par nos états mentaux au point de nous confondre avec eux »<sup>21</sup>. L'expérience de ce détachement est ce qu'on appelle la liberté.

<sup>14</sup> Voir « À propos de la doctrine pythagoricienne », O.C., *op. cit.*, 2009, IV, 2, p. 276.

<sup>15</sup> *ibid.*, p. 275.

<sup>16</sup> « La nécessité », O.C., *op. cit.*, I, p. 373.

<sup>17</sup> « À propos de la doctrine... », O.C., *op. cit.*, IV, 2, p. 276.

<sup>18</sup> *ibid.*, p. 282. Voir *Cahiers*, O.C., *op. cit.*, VI, 4, p. 404.

<sup>19</sup> C'est-à-dire la partie du psychisme qui consent à la nécessité.

<sup>20</sup> Bertrand Saint-Sernin, « L'âme et la raison dans *L'Enracinement* », *Cahiers Simone Weil*, XXVI-3, 2003 (septembre), p. 244.

<sup>21</sup> *ibid.*

Il nous arrive souvent de constater, pourtant, que la nécessité nous enferme de toute part, sous une forme qui nous convainc qu'elle peut exclure toute liberté. C'est ainsi « tant que nous pensons à la première personne », c'est-à-dire tant que « nous voyons la nécessité d'en dessous, du dedans »<sup>22</sup>. Alors, nous nous sentons contraints par une force brutale qui nous dépasse infiniment et à laquelle nous sommes asservis. Nous ne sommes pas libres de consentir ou non à cette « force comme telle » ; c'est le cas dans l'esclavage, sous la domination sociale ou dans le malheur. Nous ne devenons libres de consentir que « lorsque [nous concevons] la force comme nécessité »<sup>23</sup>. Le devoir de la science, notamment, est de montrer son pouvoir de découverte et de reconnaissance d'un ordre qui n'est pas gouverné exclusivement par des forces brutales. Pour ce faire, Simone Weil propose à la science de son temps de retrouver le chemin ouvert par la science grecque, selon laquelle il n'y avait aucune contradiction entre l'exhortation « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre » – qui appelait à une connaissance de la nécessité – et « Dieu est un perpétuel géomètre » – affirmation d'une « mystérieuse complicité de la matière qui constitue le monde à l'égard du bien »<sup>24</sup>. La science doit révéler la double loi qui nous régit : un tissu de nécessités indifférentes à nos désirs, mais également la nécessité comme forme que prend, dans l'univers matériel, l'obéissance à Dieu.

Penser l'unité de ces éléments contradictoires demande une logique nouvelle. En l'absence d'une juste composition de la liberté et de la nécessité, nous ferions une mauvaise lecture du réel. D'un côté, s'il fallait « entendre par liberté la simple absence de toute nécessité, ce mot serait vide de toute signification concrète ; mais il ne représenterait pas alors pour nous ce dont la privation ôte sa valeur à la vie »<sup>25</sup>. De l'autre, la liberté est une « limite [la liberté comprise comme nécessité surmontée, car la liberté d'indifférence n'est qu'un rêve] »<sup>26</sup>. L'esclavage aussi. Toute

---

<sup>22</sup> « À propos de la doctrine... », O.C., IV, 2, p. 280. « Le “je” nous tient enfermés dans la nécessité [...]. Nous la voyons sous la face qui est domination brutale. La renonciation au “je” nous fait passer de l'autre côté, crever l'œuf du monde. Nous la voyons alors sous la face qui est obéissance » (*Cahiers*, O.C., *op. cit.*, VI, 3, p. 405).

<sup>23</sup> « On ne consent pas à la force comme telle (car elle contraint), mais comme nécessité » (*Cahiers*, O.C., *op. cit.*, VI, 4, p. 404).

<sup>24</sup> « La science et nous », O.C., *op. cit.*, IV, 1, p. 148.

<sup>25</sup> *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, O.C., *op. cit.*, 1991, II, 2, p. 73.

<sup>26</sup> Les crochets sont mis par S. Weil.

situation réelle se place entre les deux»<sup>27</sup>. Dans toute « situation réelle », par opposition au rêve, à l'illusion et aux formes de la domination qui imposent une lecture, la « nécessité n'apparaît que comme l'objet d'une pensée libre » et la « pensée libre n'apparaît qu'autant qu'elle pense la nécessité »<sup>28</sup>. Qu'est-ce que cela veut dire dans le domaine de l'action ? Commentant la notion d'« action non-agissante »<sup>29</sup>, Simone Weil précise : « Cela n'empêche pas de laisser un libre jeu à la volonté dans son domaine, qui est le domaine des actions limitées disposant du dehors des moyens matériels en vue de fins déterminées »<sup>30</sup>. Une part serait ainsi laissée à la décision, mais sous quelle forme ?

S'il faut admettre que, relativement à nos impressions sensibles, ce monde est régi par la force brutale que nous subissons, et que, relativement à notre intelligence, il est régi par la nécessité que nous pensons et que nous maîtrisons – grâce à la science et à la technique –, nous ne pouvons pas ignorer qu'une aspiration au bien existe en l'homme. Cette aspiration est une réalité, dont la marque est paradoxalement l'impossibilité : « Elle est rendue manifeste ici-bas par les absurdités et les contradictions absolument insolubles auxquelles se heurte toujours la pensée humaine quand elle se meut seulement en ce monde »<sup>31</sup>. Il faut poser que :

Il est une réalité située hors du monde, c'est-à-dire hors de l'espace et du temps, hors de l'univers mental de l'homme, hors de tout le domaine que les facultés humaines peuvent atteindre.

À cette réalité répond au centre du cœur de l'homme cette exigence d'un bien absolu qui y habite toujours et ne trouve jamais aucun objet en ce monde. [...] De même que la réalité de ce monde-ci est l'unique fondement des faits, de même l'autre réalité est l'unique fondement du bien<sup>32</sup>.

<sup>27</sup> *Cahiers, O.C., op. cit.*, VI, 1, p. 96. « Fatalité = *hasard* = absence de nécessité. / Recherche d'une liberté sans nécessité : liberté d'indifférence. / Liberté d'indifférence = *hasard* (Descartes) = absence de liberté » (« La nécessité », *O.C., op. cit.*, I, p. 373).

<sup>28</sup> « La nécessité », *ibid.*

<sup>29</sup> « Détachement des fruits de l'action. Se soustraire à cette fatalité. Comment ? / Agir non *pour* un objet, mais *par* une nécessité. Je ne peux pas faire autrement. Ce n'est pas action, mais une sorte de passivité. Action non-agissante » (*Cahiers, O.C., op. cit.*, VI, 2, pp. 122-123).

<sup>30</sup> *ibid.*, pp. 362-363.

<sup>31</sup> Ébauches de l'« Étude pour une déclaration des devoirs envers l'être humain », *O.C., op. cit.*, 2013, V, 2, p. 371.

<sup>32</sup> « Étude pour une déclaration des obligations envers l'être humain », *ibid.*, p. 96.

Il y a donc une « distance infinie entre l'essence du nécessaire et celle du bien »<sup>33</sup>, mais notre condition est telle que l'« homme ayant pour être même l'effort vers le bien est en même temps soumis, [...] dans sa pensée comme dans sa chair, [...] à une *nécessité absolument indifférente au bien* »<sup>34</sup>. Nous devons admettre, comme une marque de notre condition, que « chaque chose que nous voulons est contradictoire avec les conditions ou les conséquences qui y sont attachées »<sup>35</sup>.

Rencontrer le réel, c'est rencontrer la nécessité matérielle ou logique. Simone Weil ignore la contingence et il n'y a pas chez elle, contrairement à ce qu'on trouve chez Sartre, d'angoisse de la liberté, dans la mesure où la liberté n'est pas un pouvoir indéfini. Elle serait, en un sens, plus réceptive à l'absurde, mais elle n'en ferait pas le même usage que Camus. Certes, *ce qui est* peut paraître insupportable, mais il faut, tout en s'indignant ou en se révoltant, étudier cyniquement la forme de cette nécessité. Si cette dernière est dans l'ordre des choses, aucune révolte métaphysique ou morale ne pourra faire quoi que ce soit; une révolution ne pourrait rien non plus<sup>36</sup>. Nous avons en revanche l'obligation de lutter contre le mal qui dépend de nous, l'oppression par exemple, qui relève d'une fausse nécessité. Cette forme d'« engagement » ne correspond pas à une décision d'agir, articulée à une philosophie de la liberté, mais plutôt à une « nécessité intérieure » ou à une « vocation »<sup>37</sup>. Simone Weil aurait pu exprimer la signification morale de cette vocation comme le fit Jean Cavailles pour justifier son engagement dans la Résistance, qui n'avait rien d'une « décision »: « Je suis spinoziste, je crois que nous saisissons partout du nécessaire. Nécessaires les enchaînements des mathématiques, [...] nécessaire aussi cette lutte que nous menons »<sup>38</sup>. L'élimination de la contingence dans le processus historique appelle le langage de la nécessité, et l'expérience de la liberté requiert une rhétorique qui élimine les

<sup>33</sup> Voir « L'amour divin dans la création », *O.C.*, *op. cit.*, IV, 2, p. 221.

<sup>34</sup> « Y a-t-il une doctrine marxiste ? », *Oppression et Liberté*, *op. cit.*, p. 228.

<sup>35</sup> *Cahiers*, *O.C.*, *op. cit.*, VI, 3, p. 96.

<sup>36</sup> Voir « Condition première d'un travail non servile », *O.C.*, *op. cit.*, IV, 1, p. 420.

<sup>37</sup> Notions employées successivement par S. Weil dans une lettre à Simone Pétrement, du 7 septembre 1941 (Simone Pétrement, *La Vie de Simone Weil*, Paris, Fayard, 1997, p. 578), et dans une lettre à Maurice Schumann, s. d., reproduite dans *Écrits de Londres*, Paris, Gallimard, « Espoir », 1957, p. 200.

<sup>38</sup> Cité par Georges Canguilhem, *Vie et mort de Jean Cavailles*, Paris, Allia, 1996, p. 35. Voir Pierre Lauret, « Décision et responsabilité : Sartre et le risque du moralisme », *Cahiers philosophiques*, C.N.D.P., 98, 2004 (juin), pp. 21ss.

notions de choix ou de décision. Est libre ce qui « existe et agit par la seule nécessité de sa nature », écrivait Spinoza<sup>39</sup>. C'est ce que sous-entend Simone Weil lorsqu'elle parle de « nécessité intérieure » : « [En dehors des devoirs naturels,] ne jamais faire un pas au-delà de ce à quoi on est irrésistiblement poussé, le bien même n'étant plus tel s'il n'est pas accompli par obéissance »<sup>40</sup>.

À propos du critérium des actions imposées par sa vocation, Simone Weil observe qu'elle voyait ce critérium dans une « impulsion essentiellement et manifestement différente de celles qui procèdent de la sensibilité ou de la raison », et que « ne pas suivre une telle impulsion [...] [lui] paraissait le plus grand des malheurs ». Elle va même jusqu'à affirmer : « La plus belle vie possible m'a toujours paru être celle où tout est déterminé soit par la contrainte des circonstances soit par de telles impulsions et où il n'y a jamais place pour aucun choix »<sup>41</sup>. L'idée n'est pas neuve chez elle. Ne notait-elle pas dans sa prime jeunesse, au sujet de la corrélation de la nécessité et de la liberté dans l'action, que cette corrélation est à son juste niveau dans le travail, et que « plus on agit mal, *plus* on a le choix des moyens » ? Quant à la corrélation dans la pensée, exemplaire dans les mathématiques, elle permet d'affirmer que « *plus* on pense librement, *moins* on a de choix »<sup>42</sup>. Elle affirmait que la vie, pour chacun, « consiste en une succession d'actes et d'événements qui lui est rigoureusement personnelle, et tellement obligatoire que celui qui passe à côté manque le but »<sup>43</sup>. C'est pourquoi il convient de parler de la vocation en termes d'« obéissance ». Par exemple, un mois avant de quitter Marseille, elle avoue qu'elle n'a « aucune envie de partir » et qu'elle partira « avec angoisse ». Elle reconnaît cependant : « La principale raison qui me pousse<sup>44</sup>, c'est qu'étant donné la vitesse acquise et le concours de circonstances, il me semble que c'est la décision de rester qui serait de ma part

<sup>39</sup> Spinoza, lettre à G. H. Schuller, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 1251.

<sup>40</sup> *Cahiers, O.C., op. cit.*, VI, 2, p. 362. Les crochets sont mis par S. Weil.

<sup>41</sup> Lettre au père Perrin, 12 (?) mai 1942, *Attente de Dieu*, Paris, Fayard, 2006, p. 38.

<sup>42</sup> « La nécessité », *O.C., op. cit.*, I, p. 373.

<sup>43</sup> Lettre au père Perrin, *Attente de Dieu*, 12 (?) mai 1942, *op. cit.* p. 38.

<sup>44</sup> Cette principale raison, c'est la « pensée qui [la] guide, et qui habite en [elle] depuis des années » (Lettre au père Perrin, 16 avril 1942, *Attente de Dieu, op. cit.*, p. 31), à savoir le « Projet d'une formation d'infirmières de première ligne ».



un acte de volonté propre. Et mon plus grand désir est de perdre non seulement toute volonté, mais tout être propre»<sup>45</sup>. Cela veut-il dire qu'il n'y a pas de décision? En réalité la décision joue un rôle, mais elle n'est pas cette capacité toute puissante qu'aurait la conscience de transcender le monde pour le refuser ou l'accepter, l'action résultant alors d'une décision souveraine.

Bel et bien tourmentée par un choix à faire, pour elle-même et pour ses parents, au sujet de leur départ de Marseille vers l'Amérique, Simone Weil pose le problème en termes de vocation à laquelle elle ne saurait se soustraire «sans [se] trahir [soi]-même»<sup>46</sup>. Toutefois, cette vocation n'est jamais extérieure à des circonstances susceptibles de rendre la nécessité intérieure plus ou moins puissante. L'hésitation, plus visible au fur et à mesure que le moment d'embarquer approche, témoigne de cette difficulté qu'il y a, moins à suivre sa vocation propre qu'à savoir quelles médiations objectives il faut adopter pour réaliser sa nécessité intérieure au lieu de la briser. Car l'«obligation n'est rien sans une occasion de l'accomplir»<sup>47</sup>. Il s'agit d'interpréter correctement les conditions extérieures afin de savoir ce que l'on doit faire pour *ajuster* sa vocation aux circonstances.

Comment connaître les voies selon lesquelles la nécessité intérieure sera renforcée par la puissance des lois de la nécessité extérieure, sachant que, détachée de cette dernière, une ardente vocation pourrait être empêchée de s'incarner dans le monde? Le rapport entre l'extériorité et la décision n'est pas posé en termes de puissance de la liberté, puissance que l'extériorité ne pourrait pas entamer; l'obstacle à la décision libre n'est pas la «mauvaise foi» du sujet, en quoi résiderait la faute. Si on choisit mal, c'est – de façon très spinoziste – par défaut dans la connaissance des circonstances et de ce qui, en elles, éclairerait le choix à faire pour accomplir au mieux la nécessité intérieure. La question est celle de la «convenance» entre vocation et circonstances. C'est pourquoi, s'agissant de savoir si elle doit ou non quitter Marseille, Simone Weil confie : «Quoique la date soit proche, ma décision n'est pas prise encore d'une

---

<sup>45</sup> Lettre au père Perrin, 16 avril 1942, *Attente de Dieu*, op. cit., p. 31.

<sup>46</sup> Lettre à Simone Pétrement, 7 septembre 1941 (Pétrement, *La Vie...*, op. cit., p. 578).

<sup>47</sup> Lettre à Maurice Schumann, s. d., *Écrits de Londres*, op. cit., p. 214.

manière tout à fait irrévocable»<sup>48</sup>. Soucieuse d'être exposée aux plus grands dangers et d'accomplir une mission périlleuse qui corresponde à sa vocation, elle évoque la possibilité d'une évolution de la situation en zone Sud quant à l'action de la Résistance et quant aux menaces de répression. Évolution qui fournirait des motifs de rester en France. Elle compte donc sur son ami dominicain pour lui communiquer toute information susceptible d'orienter sa décision, tant les « calculs de probabilité qui [la] déterminent sont [...] incertains »<sup>49</sup>.

Comme chez Cavallès, on peut parler chez Simone Weil d'une « redistribution de la nécessité externe en une nécessité interne »<sup>50</sup>. Ce qui est juste, dans une formule comme « je ne peux pas faire autrement », observe Pierre Lauret, c'est son équivocité : elle réussit l'« affirmation de la liberté dans le langage de la nécessité ». Simone Weil observe, en ce sens : « Quand on croit qu'on a le choix, c'est qu'on est inconscient, enfermé dans l'illusion, et on est alors un jouet. On cesse d'être un jouet en s'élevant au-dessus de l'illusion jusqu'à la nécessité, mais alors il n'y a plus de choix, une action est imposée par la situation elle-même clairement aperçue. Le seul choix est celui de monter »<sup>51</sup>.

Son itinéraire spirituel va conduire Simone Weil à exprimer ce choix de « monter » en termes d'obéissance à la volonté de Dieu. Quatre mois après avoir quitté la France, elle constate que toutes les tentatives faites à New York pour réaliser un « projet qui habitait [sa] pensée depuis des années » – le « Projet d'une formation d'infirmières de première ligne » – ont été infructueuses, et elle conclut : « Cela me donne forcément le sentiment que j'ai ou commis une erreur sur la volonté de Dieu, ou manqué de foi pour l'accomplir. Dans les deux cas il y a défaut d'obéissance »<sup>52</sup>. Ce passage éclaire l'idée de *convenance* entre vocation et circonstances extérieures. Trouver la convenance revient à « trouver un bien qui est notre bien et dont pourtant nous ne sommes pas capables »<sup>53</sup>. Ce bien est un ordre mis *pour nous*, il convient aux limites de notre intelligence, qui est capable

<sup>48</sup> Lettre au père Perrin, 16 avril 1942, *Attente de Dieu*, op. cit., p. 32.

<sup>49</sup> *ibid.*, p. 31.

<sup>50</sup> Lauret, « Décision et responsabilité », art. cit., p. 22, pour cette citation et la suivante.

<sup>51</sup> *Cahiers*, O.C., op. cit., VI, 1, pp. 335-336.

<sup>52</sup> Lettre à Gustave Thibon, 10 septembre 1942, *Cahiers Simone Weil*, IV-4, 1981 (décembre), p. 199.

<sup>53</sup> *Cahiers*, O.C., op. cit., VI, 3, p. 214. Souligné par moi.

d'éclairer les rapports nécessaires qui le composent<sup>54</sup>, sans être en mesure toutefois de découvrir la *finalité* de cet ordre par des moyens discursifs. Seul le *contact* avec un niveau de réalité supérieur permet une telle découverte. Ce contact élève à la pensée d'une réalité qui, tout en étant prise dans l'ordre du monde, signifie un bien à *travers* la nécessité. C'est selon ce schéma que Simone Weil interprète sa décision de quitter Marseille comme un «défaut d'obéissance», dans la mesure où elle n'a pas su «trouver», dans la nécessité de la situation historique, *son* bien, mis *pour elle* par la volonté de Dieu.

La douleur d'être séparée de la France deviendra alors «intolérablement aiguë et amère par le sentiment d'une faute»<sup>55</sup>, sentiment qui imprimera sa marque sur le séjour à New York puis à Londres. Simone Weil éprouvera, jusqu'à en mourir vraisemblablement, le chagrin de ne plus pouvoir intervenir sur le déroulement des conséquences, funestes à ses yeux, de son départ. Sa décision a enclenché un processus irréversible sur lequel sa liberté ne pouvait plus avoir prise. Le lien entre obligation et nécessité extérieure a été rompu, du fait de l'irruption de sa personne et de sa volonté dans un choix qui aurait dû être de pure obéissance : « C'est pour trouver une [...] occasion [d'accomplir une obligation]<sup>56</sup> que je suis venue à Londres. J'ai mal calculé. Ou bien est-ce que la lâcheté en moi a trop bien calculé? Car ma nature est lâche»<sup>57</sup>. Pour celle qui voulait perdre «tout être propre», la difficulté d'interpréter la volonté de Dieu ne saurait excuser le défaut d'attention dont elle se sent coupable. Elle demande bien si sa «nature» ne l'aurait pas conduite à se tromper sur le choix à faire. Toutefois, où Kant aurait vu un mésusage de la liberté en faveur de la sensibilité, où Sartre aurait perçu une forme de mauvaise foi, Simone Weil voit la conséquence d'un manque d'attention. C'est une faute, car seule l'«attention, à son plus haut degré» se trouve liée à une «autre liberté que celle du choix, laquelle est du niveau de la volonté. À savoir la grâce. Faire attention à ce point qu'on n'ait plus le choix»<sup>58</sup>.

---

<sup>54</sup> Par exemple, la beauté d'une fleur est «prise» dans des relations biochimiques analysables par l'intelligence.

<sup>55</sup> Lettre à Gustave Thibon, 10 septembre 1942, *Cahiers Simone Weil*, *op. cit.*, p. 199.

<sup>56</sup> Voir *supra*, note 44.

<sup>57</sup> Lettre à Maurice Schumann, s. d., *Écrits de Londres*, *op. cit.*, p. 214.

<sup>58</sup> *Cahiers*, O.C., *op. cit.*, VI, 2, p. 297.

Rien pourtant ne devrait nous conduire à cesser de désirer l'obéissance, car il est impossible de sortir de l'obéissance à Dieu. Si on ne la désire pas, on obéit quand même « en tant que chose soumise à la nécessité mécanique » ; si on la désire, on est « soumis à la nécessité mécanique, mais une nécessité nouvelle s'y surajoute », constituée par les lois propres au domaine surnaturel : « Certaines actions [nous] deviennent impossibles, d'autres s'accomplissent à travers [nous] parfois presque malgré [nous] »<sup>59</sup>. Faute de laisser le passage libre pour un tel accomplissement à travers soi, on se trouve dans la situation de l'homme qui se détourne délibérément de Dieu : « Il se livre simplement à la pesanteur. Il croit ensuite vouloir et choisir, mais il n'est qu'une chose, une pierre qui tombe. [...] Ceux que nous nommons criminels ne sont que des tuiles détachées d'un toit par le vent et tombant au hasard. Leur seule faute est le choix initial qui a fait d'eux ces tuiles »<sup>60</sup>. Est-ce la liberté qui se choisit mal ou qui choisit le mal ? C'est plus simplement que, « toutes choses égales d'ailleurs, un homme n'accomplit pas les mêmes actions selon qu'il consent ou non à l'obéissance », exactement comme une plante « ne pousse pas de la même manière selon qu'elle est dans la lumière ou dans les ténèbres ». La différence est que la plante n'exerce « aucun choix dans l'affaire de sa propre croissance », alors que nous, « nous sommes comme des plantes qui auraient pour unique choix de s'exposer ou non à la lumière »<sup>61</sup>, sachant que sans la vertu de la lumière surnaturelle, « tout obéit à des lois mécaniques aussi aveugles et aussi précises que les lois de la chute des corps »<sup>62</sup>. Autrement dit, le « seul choix offert à l'homme comme créature intelligente et libre, c'est de désirer l'obéissance ou de ne pas la désirer »<sup>63</sup>. Ce qui décide du bon ou du mauvais choix originel, c'est l'orientation de l'attention, qui dépend de nous, et dont tout le reste – même la volonté – dépend<sup>64</sup>.

On rencontre ici un équivalent du thème du « choix originel » de soi-même, que l'on trouve chez Sartre, qui le reprenait lui-même de Platon

<sup>59</sup> « L'amour de Dieu et le malheur », *O.C., op. cit.*, IV, 1, p. 355.

<sup>60</sup> *ibid.*, p. 354.

<sup>61</sup> *ibid.*, p. 355.

<sup>62</sup> *ibid.*, p. 354.

<sup>63</sup> *ibid.*, p. 355.

<sup>64</sup> Voir les notes de cours de S. Weil sur « La volonté et l'attention », *O.C., op. cit.*, I, p. 389.

et de Kant<sup>65</sup>. Chez Simone Weil comme chez Sartre le choix originel n'est pas ailleurs que dans la multiplicité des décisions empiriques prises dans ce monde. C'est pourquoi la liberté s'enchaîne soit à elle-même en se choisissant bien, soit au déterminisme en se choisissant mal – ce que montrent les conséquences de la décision de quitter la France. Le choix originel se transforme de toute façon en *destin* selon les décisions prises, mais l'accomplissement d'une vocation n'a rien à voir avec l'expérience d'une force de la pesanteur qui confère à notre existence une « nature » qui, détachée de l'Être ou du Bien – de Dieu –, ne peut plus se reprendre par un choix inaugural nouveau. Le choix originel a une telle prééminence ontologique qu'en cas d'expression inadéquate de ce choix dans des décisions empiriques, ces décisions tissent une existence ne correspondant plus au « canevas » qui aurait dû être rempli selon le choix initial. Sartre disait, parlant de lui-même, qu'une vie était un « tout existant avant ses parties et se réalisant par ses parties. Un instant ne m'apparaissait pas comme une unité vague s'ajoutant à d'autres unités de même espèce, c'était un moment qui s'enlevait *sur fond de vie* [...] J'envisageais chaque moment présent du point de vue d'une vie faite »<sup>66</sup>. Ce n'est pas si loin de ce que confiait Simone Weil à une amie : « Tu ne te représentes pas peut-être ce que c'est que de concevoir toute sa vie devant soi, et de prendre la résolution ferme et constante d'en faire quelque chose, de l'orienter d'un bout à l'autre par la volonté et le travail dans un sens déterminé. [...] Moi, je suis comme ça »<sup>67</sup>.

Interprétons d'un point de vue weilien l'image sartrienne d'une vie comme « canevas à remplir, avec une foule d'indications faufilees, qu'il faut ensuite broder »<sup>68</sup>. En cas de mauvais repérage des « indications faufilees », c'est-à-dire en cas de mauvaise *lecture* des signes dans le texte du monde, la décision inappropriée produit des événements qui ne s'inscrivent plus dans la perspective d'une « vie faite ». Au lieu de la combinaison d'une nécessité intérieure avec la vie et l'action, il n'y a qu'une juxtapo-

---

<sup>65</sup> Nous reconnaissons notre dette, pour ce qui suit, envers l'article de Juliette Simont, « Le choix originel : destin et liberté », *Les Temps Modernes*, 674-675, 2013 (juillet-octobre), pp. 68-93.

<sup>66</sup> Jean-Paul Sartre, *Carnets de la drôle de guerre*, in *Les Mots et autres écrits autobiographiques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, pp. 361-362.

<sup>67</sup> Lettre à Albertine Thévenon, septembre ou octobre 1935, *La Condition ouvrière*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 2002, p. 56.

<sup>68</sup> Sartre, *Carnets*, *op. cit.*, p. 361.

sition de moments devenus indifférents les uns aux autres. N'est-ce pas ce que veut dire Simone Weil lorsqu'elle avoue à ses parents, à propos de l'«inefficacité pratique» des travaux d'écriture qu'elle accomplit au sein des services de la France Libre, à Londres: «Dès lors qu'on ne m'a pas confié la tâche que je désirais<sup>69</sup>, çà ou autre chose... (Je ne peux pas d'ailleurs me représenter pour moi la possibilité d'autre chose)»<sup>70</sup> ? La pesanteur des conditions londoniennes, le déterminisme des forces du monde, remplacent la pré-destination<sup>71</sup> selon la nécessité intérieure, effacent l'horizon des possibles tracé par le choix originel de soi-même. La vocation accomplie donne un destin, alors que le déterminisme, enclenché par les forces mécaniques détachées de la nécessité intérieure, provoque la chute, au hasard des chocs et des obstacles qu'il est impossible de transformer en occasions d'obéissance. «Çà ou autre chose», par conséquent... Du moment qu'il est impossible de faire par soi-même quelque chose de soi qui corresponde à un bien, il reste une existence qui ne peut plus vouloir autre chose qu'exister. C'est là le plus grand malheur: «Notre existence n'est pas un bien. Nous voulons toujours autre chose qu'exister»<sup>72</sup>. Il faut distinguer: «Réalité et existence font deux»<sup>73</sup>, l'existence nous a été donnée comme «non-être qui a l'air d'être»<sup>74</sup>, alors que «notre être même n'est pas autre chose que [le] besoin du bien». Ce besoin ouvre sur des valeurs qui, irréelles en ce monde de lois et de force, sont ce qu'il y a de plus réel dans le cœur humain. Ces valeurs, qui nous font obligation d'obéir, justifient que nous renoncions à une liberté illusoire sans nous enfermer dans la nécessité mécanique: «Nécessité – liberté; l'obéissance est l'unité»<sup>75</sup>. Simone Weil en était si profondément convaincue qu'elle

---

<sup>69</sup> Être parachutée en France occupée pour y accomplir une mission dangereuse répondant à la «nécessité intérieure» qui lui commandait d'être exposée à la souffrance et au danger.

<sup>70</sup> Lettre de S. Weil à ses parents, 18 juillet 1943, O.C., *op. cit.*, 2012, VII, 1, p. 297. Souligné par moi.

<sup>71</sup> Nous faisons usage de la notion de «pré-destination» pour désigner la liberté qui se donne une destinée en se choisissant. On pourrait dire, en reprenant les mots de Sartre, que chez S. Weil aussi la «prédestination remplace le déterminisme», mais Sartre entendait par là que «nous naissons prédestinés» par le fait d'être «voués» à un type d'action «dès l'origine par la situation où se trouvent la famille et la société à un moment donné» («Sur *L'Idiot de la famille*», *Situations*, X, Paris, Gallimard, 1976, pp. 98-99).

<sup>72</sup> *Cahiers*, O.C., *op. cit.*, VI, 3, p. 193 (voir pp. 194-195 [ms 52]).

<sup>73</sup> *Cahiers*, O.C., *op. cit.*, VI, 4, p. 215.

<sup>74</sup> *ibid.*, p. 124.

<sup>75</sup> *Cahiers*, O.C., *op. cit.*, VI, 3, p. 405.

désirait uniquement, pour sa part, être « au nombre de ceux à qui il est prescrit de penser qu'ils sont des esclaves inutiles, ayant fait seulement ce qui leur était commandé »<sup>76</sup>. Un tourment, pourtant, ne la quittait pas : « J'ai peur jusqu'à l'angoisse d'être au contraire au nombre des esclaves indociles. » Il ne faut pas céder à la « tentation »<sup>77</sup> de l'existence qui nous donne l'illusion d'être quelque chose, il faut désirer l'obéissance pure qui nous fait être tout ce que nous pouvons être.

Robert CHENAVIER  
*Responsable de l'édition des Œuvres complètes  
de Simone Weil (Gallimard)*  
*Président de l'Association pour l'étude de la pensée de Simone Weil*  
robert.chenavier@wanadoo.fr

---

<sup>76</sup> Lettre à Maurice Schumann, s. d., *Écrits de Londres, op. cit.*, p. 211. « “Nous sommes des esclaves sans valeur” [Luc, 17, 10]. Il n'est rien au-dessus de cela pour une créature humaine » (*Cahiers, O.C., op. cit.*, VI, 4, p. 383).

<sup>77</sup> « *Dasein* — une vérité dans l'“existentialisme”, mais ils y ont mêlé une tentation » (*Cahiers, O.C., op. cit.*, VI, 2, p. 294).